

FRA-3031

Justifier l'accord d'un mot

Justifier l'utilisation d'un signe de ponctuation

Exercices

à partir du texte

Madame Peel...ou l'éveil des sens

À partir du texte «**Madame Peel ... ou l'éveil des sens**», justifiez :

- l'accord des mots soulignés dans le texte ;
- l'utilisation des signes de ponctuation placés entre crochets [] dans le texte.

Paragraphe 1	
la terreur si, à l'âge de quatre ans,	virgules : _____ _____
connu	participe passé : _____ _____
sentait	verbe sentir : _____ _____
développé	participe passé : _____ _____
chair flasque et enveloppante ;	point-virgule : _____ _____

Paragraphe 2	
ne savais pas, à l'époque,	virgules : _____ _____
découragée	participe passé : _____ _____
suspendus	adjectif qualificatif : _____ _____
cette affirmation mystérieuse :	deux-points : _____ _____

Paragraphe 3

où je suis né,

virgule : _____

De plus,

virgule : _____

les filles, qui se dépensaient moins
que nous,

virgules : _____

Corpulentes

adjectif qualificatif : _____

Paragraphe 5

sautillait,

virgule : _____

celles

pronom démonstratif : _____

approchée

participe passé : _____

- ce qui faisait rager mon père -

tirets : _____

étaient

verbe être : _____

Paragraphe 6

son époux, une sorte de héros
militaire sombre,

virgules : _____

rentré

participe passé : _____

se moqueront

verbe se moquer : _____

me plaisait vraiment !

point d'exclamation : _____

Paragraphe 7

Dans sa main,

virgule : _____

Paragraphe 9

Mon frère aîné, cependant,

virgules : _____

ceux

pronom démonstratif : _____

une révélation :

deux-points : _____

Madame Peel... ou l'éveil des sens

1. VOUS N'AVEZ pas connu la terreur si [,] à l'âge de quatre ans [,] vous n'avez pas été forcé par un père autoritaire à vous asseoir sur les genoux d'une grand-mère de plus de 300 livres. Vous n'avez pas connu la peur si vous n'avez pas senti votre corps caler au milieu d'énormes cuisses humides, si à ce moment précis vous n'avez pas eu les épaules et la tête entourées par les larges bras blancs, mous et chauds d'une vieille femme au rire grinçant. Dans le giron de ma grand-mère, qui sentait à la fois l'étable, la sueur et les produits ménagers, j'ai développé une véritable aversion pour la graisse des femmes, j'ai commencé à ressentir l'angoisse d'être avalé par cet amas de chair flasque et enveloppante [;] dans mon esprit, si ma grand-mère avait déjà accouché de 11 enfants, son gros corps pouvait bien en contenir quelques dizaines d'autres encore.

2. Je ne savais pas [,] à l'époque [,] que j'allais un jour aimer les femmes. Je ne savais même pas que la sexualité existait. J'avais entendu l'une des amies de ma mère, découragée, raconter qu'il lui suffisait de regarder les caleçons de son mari suspendus à la corde à linge pour tomber enceinte. Il ne me venait pas à l'idée de mettre en doute cette affirmation mystérieuse [:] les bébés venaient des femmes et les caleçons des hommes avaient quelque chose à y voir.

3. Dans la campagne où je suis né [,] les femmes étaient fortes et solides. Elles préparaient une nourriture abondante et calorique destinée à leurs maris cultivateurs, bûcherons ou ouvriers. De plus [,] elles avaient développé le travers de mesurer l'affection qu'on leur portait par la quantité de nourriture qu'on ingurgitait. Plus vous mangiez, plus vous aimiez votre mère, ou votre femme, ou les deux. C'est donc de cette nourriture riche que les ménagères

gavaient leur progéniture, de sorte que les garçons étaient solidement plantés et que les filles [,] qui se dépensaient moins que nous [,] étaient en large majorité rondelettes, voire corpulentes. Ainsi mes cousines, avec leurs joues rondes, leur nez relevé et leur teint porcin, étaient en quelque sorte les modèles d'une beauté campagnarde qui me dégoûtait. Décidément, les femmes n'étaient pas pour moi.

4. Et pourtant [...]

5. Pourtant, il existait au monde une femme qui se distinguait de toutes les autres. Elle marchait avec légèreté, sautillait [,] courait et semblait échapper aux lois de la gravité qui accablaient tant mes tantes et les mères de mes amis. Elle portait des vêtements moulants dont l'étoffe semblait prendre plaisir à coller à son corps. Elle avait de longues bottes de cuir et ses robes ne ressemblaient en rien à celles faites de tissus imprimés qu'on apercevait sur les présentoirs du Continental ou du Woolworth. Je ne l'avais jamais approchée, je n'avais jamais respiré dans son cou, mais je savais qu'elle sentait bon. Je voyais dans le sourire permanent de ses yeux qu'elle ne sentait ni l'étable, ni la sueur, ni les produits ménagers. Je voyais ses mains effilées et j'imaginai que cela serait agréable de la toucher, que cela ne serait pas mou, que cela aurait une consistance inédite, à la fois dure et douce, fraîche et chaude. Je me disais qu'au lieu d'aller m'allonger à côté de ma mère, lorsque je me réveillais la nuit [-] ce qui faisait rager mon père [-], il serait bon de m'étendre auprès d'elle. Je me disais- à tort, sans doute- qu'assis sur ses cuisses il n'y avait aucun danger de sombrer, qu'on ne pouvait pas être happé et se perdre, disparaître à tout jamais, être enseveli, mourir. Je n'avais pas encore compris que ce type de femmes représentait pour moi un

danger bien plus menaçant que ne l'étaient les obèses.

6. Elle s'appelait [,] cette beauté délicate et souple [,] Emma Peel. John Steed l'appelait Madame Peel. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'elle était mariée, et j'ai vécu ma première peine d'amour lorsque son époux [,] une sorte de héros militaire sombre [,] est finalement rentré à Londres et que la belle Emma a cessé sa vie aventureuse. Regarder *Chapeau melon et bottes de cuir* à la télévision est rapidement devenu pour moi un ersatz de religion. J'avais même réussi à négocier le droit de me coucher plus tard le soir où l'émission était diffusée. J'adorais le sourire de la belle Emma, j'étais fasciné par la tendresse de sa bouche et de ses yeux mais, par-dessus tout et là, je sais, ceux qui ont lu ne serait-ce qu'une seule page de Freud au cours de leur vie se moqueront de moi- je ne me possédais plus lorsque je la voyais tenir un revolver. Ça, ça me plaisait vraiment [!]

7. Madame Peel tenait l'instrument tantôt avec assurance, tantôt avec une sorte de désinvolture maladroite. Dans sa main [,] le pistolet n'avait rien d'agressif ni de dangereux, il était pour ainsi dire domestiqué, inoffensif, comme un jouet qu'elle manipulait négligemment. C'est ainsi que chaque semaine, dès le générique qui ouvrait l'émission, elle utilisait une arme à feu pour faire éclater le goulot d'une bouteille de champagne. C'était mon premier moment de bonheur. De son oeil de biche elle visait, appuyait sur la détente, puis à l'avant-plan la mousse sortait de la bouteille. Il y avait dans cette suite de plans un je-ne-sais-quoi qui m'enivrait. En revoyant la scène aujourd'hui, je suis porté à considérer qu'il s'agissait d'un bien peu subtil simulacre d'éjaculation. (...)

8. La belle Madame Peel, qu'incarnait de façon sublime Diana Rigg, avait cependant déclenché quelque chose en moi. Par une association un peu bête entre cette femme et le téléviseur, j'en étais venu à conclure que

la boîte à images disposait en abondance d'un genre de femmes que la réalité me refusait. (...)

9. J'aurais pu, à cette époque, être irrémédiablement damné et devenir un servile esclave du petit écran et de ses sirènes. Mon frère aîné [,] cependant [,] me sauva bien involontairement. Cela se passa le jour où il entra à la maison accompagné d'une superbe jeune femme aux cheveux de jais, à la peau cuivrée et au regard presque asiatique. Dès que je l'aperçus, je remarquai ses poignets qui surpassaient en finesse ceux de Fanfreluche. Ses yeux maquillés pouvaient faire penser à ceux de Diana Rigg, sa bouche avait l'opulence de celle de Sharon et, à travers le mince tissu de sa robe, je percevais son petit ventre plat. Cette beauté métissée était pour moi une révélation [:] cette femme aurait pu sortir de la télévision. Je n'avais donc aucune peine à l'imaginer conduisant une Aston Martin à mes côtés, pendant que je lui versais une coupe de champagne et que mon chapeau melon menaçait d'être emporté par le vent. C'était formidable! (...)

Jean, Marcel

L'auteur est réalisateur.

La Presse

Forum, dimanche 17 novembre 2002, p. A11

© 2002 La Presse. Tous droits réservés.